
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/3 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.3.59049

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

but merely tempered it with insight into the short-term self-interest of British politicians; did not give up faith that socialist improvements would lift the workers, but abandoned Lassalle's hope that they would occur in one lifetime; and did not become a conservative to work with Bismarck, but rather saw in the Iron Chancellor someone who shared his view of secular and slow realization of historical change. In the end it may have been his experiences in England that most shaped this outlook: »Bucher had brought from England the firm conviction that everything reasonable would win out in the end. But it would take long years, decades, perhaps even centuries. He rejected revolution, revolt and forced introduction of ideas whose time had not yet come« (p. 345).

It is precisely Bucher's English experience, and his disillusionment with foreign (especially liberal) models that makes him in many ways such a characteristic figure of his generation of German educated men. He was a revolutionary leader who came to mistrust revolution; a nationalist who mistrusted *kleindeutsch* chauvinism; a constitutionalist who mistrusted special-interest politics; and a journalist who worried about how »public opinion« could be manipulated. In contrast to Studt's fairly positive depiction, one must also insist that he was a fatalist who was finally content to leave the fate of his country in the hands of a »strong man.«

Studt's scrupulously researched and carefully written monograph, originally a Bonn dissertation supervised by Klaus Hildebrand, clearly transcends the average effort of this kind. It deservedly revives for our attention a life more interesting for what it tells us about the environment around it than for the personality that lived it.

Charles E. McCLELLAND, Albuquerque/New Mexico

Wolfgang J. MOMMSEN, *Das Ringen um den nationalen Staat. Die Gründung und der innere Ausbau des Deutschen Reiches unter Otto von Bismarck 1850 bis 1890*, Berlin (Propyläen) 1993, 845 p. (Propyläen Geschichte Deutschlands, 7/1).

La question des origines du Sonderweg qui mène l'État national allemand au nazisme et à l'effondrement de 1945 continue à obséder les historiens allemands et constitue le fil directeur de l'important ouvrage que W.J. Mommsen consacre à la fondation du Reich allemand et à ses vingt premières années (1850–1890), période dominée par la personnalité de Bismarck. Ce premier volume d'une histoire du Kaiserreich répond de manière relativement nuancée à cette question fondamentale en faisant le bilan des aspects positifs et négatifs. Contrairement à Thomas Nipperdey qui conclut de manière plutôt positive dans sa grande œuvre sur l'Allemagne au XIX^e siècle, Mommsen insiste surtout sur les aspects négatifs et son bilan, même s'il refuse de faire du Kaiserreich une »préhistoire« du III^e Reich et affirme qu'il constitue »une époque historique propre ayant sa propre valeur«, apparaît lourd pour l'avenir. La longue introduction qui replace le Kaiserreich dans la perspective de l'histoire allemande note qu'il a posé les bases de l'ordre économique et social de l'Allemagne moderne d'aujourd'hui, mais insiste surtout sur sa responsabilité dans la catastrophe de 1914 et de 1945. Alors que l'œuvre de Nipperdey se voulait exhaustive et embrassait de manière thématique tous les aspects de l'histoire allemande, Mommsen interprète les réalités sociales, économiques, culturelles et politiques en fonction du politique, ce qui lui permet de bien mettre en valeur ses principales thèses.

Mommsen montre que l'Allemagne de 1871 n'est pas le résultat d'une politique d'unité nationale de Bismarck définie une fois pour toutes, mais le fruit d'une politique pragmatique qui cherche une solution de la »question allemande« conforme aux intérêts conservateurs et à la Prusse. Il s'agit, pour Bismarck, de canaliser au profit de la Prusse et d'affaiblir un mouvement national auquel il n'est pas possible de s'opposer. Mommsen insiste sur le fait que, même après 1865, Bismarck n'envisage pas l'unité allemande par la force, mais réagit aux événements en pesant les alternatives possibles, avec le souci de tenir compte des puissances

européennes. Bismarck est poussé à agir en 1866, parce qu'il craint de perdre le contrôle du mouvement national. L'unité allemande et la construction institutionnelle de 1867/1871 est ainsi un compromis entre Bismarck, comme représentant des forces conservatrices, et le mouvement national et libéral allemand, et non pas seulement le résultat d'une «révolution par le haut». Dès lors, l'histoire politique, sociale et culturelle du Kaiserreich est marquée par la lutte entre les principes libéraux, représentant la modernité, et les principes conservateurs.

Mommsen insiste beaucoup sur les circonstances militaires de la fondation du Reich qui laissent une empreinte indélébile, en particulier à travers le *Kommandogewalt* (pouvoir de commandement de l'armée) de l'empereur-roi qui échappe à tout contrôle du Reichstag. La cérémonie dans la galerie des glaces à Versailles est, à cet égard, significative. La constitution de 1871, qui reprend avec quelques modifications mineures celle de 1867, instaure un système semi-constitutionnel complexe où les compétences des divers organes et leurs relations sont mal définies. Elle combine un suffrage universel sans restriction, en avance sur les autres grandes puissances européennes, et un parlement qui n'a pas d'influence directe sur l'exécutif. Le Reichstag est ainsi limité à une «politique négative» face à l'exécutif. Ce système est encore compliqué par la structure fédérale du Reich qui donne un grand poids à la Prusse conservatrice.

Mommsen estime, cependant, que la constitution offre de réelles possibilités d'évolution qui ne sont pas saisies par les libéraux entre 1867 et 1878. Éblouis par les succès de Bismarck, les libéraux se comportent très longtemps comme de simples partenaires. Ils soutiennent Bismarck dans ses «guerres préventives» contre les partis de masses, catholicisme politique et socialisme, dans lesquels Bismarck voit une menace révolutionnaire, dans la mesure où ils rompent, en introduisant les masses dans la vie politique, avec le système des notables et compromettent sa technique plébiscitaire de gouvernement. Les libéraux participent avec ardeur au *Kulturkampf* contre un catholicisme politique, *Kulturkampf* qui est à la fois une lutte pour une *Weltanschauung* et une lutte pour le pouvoir. Il permet aussi d'affaiblir les ardeurs réformatrices des libéraux. La lutte contre le socialisme, dont Bismarck surestime la menace selon Mommsen, contribue également à affaiblir le libéralisme en le divisant. Elle a une fonction de rassemblement des partis «bourgeois» à l'intérieur et des puissances conservatrices à l'extérieur. Les deux «guerres préventives» de Bismarck sont un échec; le Zentrum sort consolidé du *Kulturkampf*, tandis que le socialisme, qui était modéré, se radicalise dans l'opposition et le rejet de l'État et de la société. Dès l'instant où les nationaux libéraux ont joué leur rôle, Bismarck, qui est excédé par leur prétention à contrôler le budget du Reich, met à profit le passage du libre échange au protectionnisme avec le tarif de 1879, pour rompre et s'appuyer sur une coalition conservatrice. Il tente alors, selon Mommsen, une «seconde fondation du Reich» pour écarter les éléments libéraux et constituer un État autoritaire. Il tente d'échapper au contrôle budgétaire du Reichstag et de créer un parlement économique concurrent (*Reichswirtschaftsrat*), avec pour objectif final une modification du mode de scrutin du Reichstag. Cette «seconde fondation» est un échec, car le Zentrum refuse de soutenir la tentative conservatrice.

Les vingt premières années du Kaiserreich s'achèvent sans que la dualité du régime politique, association d'éléments démocratiques et d'éléments autoritaires, n'ait été résolue dans un sens ou dans l'autre. La tension entre modernité et réaction est encore renforcée par le fait que le Reich met en place un système industriel moderne et une législation exemplaire d'assurances sociales. Cette tension marque de son empreinte toute la vie politique, mais aussi la vie économique, sociale et culturelle du Reich. L'élite dirigeante du Reich et une part croissante de la bourgeoisie pensent pouvoir résoudre la tension entre modernité et réaction dans le cadre d'un État autoritaire. Une part croissante de la bourgeoisie tend à se mettre «sous le parapluie du droit divin» (Max Weber).

L'œuvre de Bismarck en politique étrangère n'apparaît guère plus positive à Mommsen qui estime qu'il a contribué à l'échec final du Kaiserreich qui mène à la guerre de 1914. Il souligne

que la politique qui consiste, surtout après 1879, à détourner les tensions du centre de l'Europe vers sa périphérie, Proche-Orient et Afrique, en y encourageant les rivalités entre les grandes puissances européennes, devait, à terme, avoir des répercussions sur le centre de l'Europe, en particulier dès l'instant où l'Allemagne aurait une politique outremer plus active et ne se satisferait plus du statu quo en Europe. De même, la diplomatie secrète de Bismarck, avec des traités d'alliances bilatéraux de courte durée souvent contradictoires, n'est plus adaptée à une ère où l'opinion publique prend une part croissante dans la politique internationale. En 1890, la diplomatie de Bismarck est au bout de ses possibilités. Lorsque Bismarck est contraint à démissionner en 1890, le système politique est bloqué.

L'œuvre de Bismarck est jugé globalement négative par Mommsen qui lui fait porter, malgré toutes les nuances, une part importante dans la responsabilité de la future catastrophe de l'Allemagne. On attend avec impatience le second volume de cette histoire politique du Kaiserreich.

Christian BAECHLER, Strasbourg

Thomas NIPPERDEY, *Deutsche Geschichte 1866–1918. Band II: Machtstaat vor der Demokratie*, München (C. H. Beck) 1992, 948 p.

Avec ce volume, Thomas Nipperdey achève, peu avant son décès, sa remarquable trilogie sur l'Allemagne au XIX^e siècle. Après la *Deutsche Geschichte 1800–1866. Bürgerwelt und starker Staat*, parue en 1983, et le premier tome de la *Deutsche Geschichte 1866–1918. Arbeitswelt und Bürgergeist*, parue en 1990, le second tome est consacré à la vie politique et à la politique extérieure de l'Allemagne de Königgrätz à l'effondrement du Kaiserreich en 1918. Ce tome est construit avec rigueur et combine quatre parties chronologiques (I Création du Reich, III Epoque bismarckienne, V Epoque wilhelminienne, VI Grande guerre) et deux parties thématiques (II Structures et forces fondamentales du Reich en 1871, IV Problèmes structurels après 1890), donnant ainsi une place à l'événementiel et aux «forces profondes», tout en soulignant fortement le rôle des personnalités, en particulier de Bismarck et de Guillaume II. A travers une description détaillée de tous les aspects de la vie politique et de la politique extérieure de l'Allemagne, Nipperdey poursuit sa réflexion sur l'histoire, sur l'originalité de l'histoire allemande dans le contexte européen, sur les relations entre personnalités et «forces profondes», affirmant que l'histoire n'est pas «pré-déterminée», que les choix restent, à tout moment, ouverts, et, qu'il n'y a donc pas de ligne droite qui mène inmanquablement du Kaiserreich à l'Allemagne hitlérienne.

L'ouvrage est réparti de manière équilibrée entre la période bismarckienne et la période wilhelminienne. Nipperdey souligne fortement que l'unité allemande n'était pas inévitable, du moins telle qu'elle s'est faite. Elle est le fruit d'un jeu complexe entre une personnalité dominante, Bismarck, les forces politiques en présence et un mouvement de fond réformateur qui touche toute l'Europe du XIX^e siècle. «Au début était Bismarck (...), sans lui, tout aurait été différent». Mais, en même temps, «la réforme était à l'ordre du jour, aussi voulait-il la guider et la diriger». C'est à travers ces relations, souvent conflictuelles, que se construit le Reich. Nipperdey insiste sur le fait que Bismarck, même s'il a incontestablement sa conception du Reich, n'a pas en tête, une fois pour toutes, la solution de l'unité, et que les circonstances jouent. Il montre la complexité et toute l'ambiguïté de la politique de Bismarck qui privilégie une politique de négociation avec les princes et les gouvernements pour créer le Reich, mais utilise aussi la force nouvelle de l'opinion publique. S'interrogeant sur les conséquences de la construction bismarckienne pour l'avenir de l'Allemagne, Nipperdey estime qu'un Reich construit pacifiquement et sur des bases plus libérales, un Reich moins «bismarckien», n'aurait rien changé au nationalisme allemand – il aurait au contraire été plus fort dans une construction libérale – et n'aurait pas facilité l'insertion du nouvel Etat en Europe. Il insiste sur le fait